

*Radeaux*

*E.B.*

A mon père.

A Rachel.

*C'est dans la peine que l'on devient soi-même*

Sophocle

## Première partie

## Chapitre I

Et maintenant, c'est le peintre qui est mort. Vraiment mort. C'est sûr. Le gisant, c'est lui maintenant. Non pas un de ceux qui sont sur ses toiles. Non, le père, le peintre.

Il a choisi sa position. Les jambes pendent du lit, les bras sont sur le torse, repliés.

Le fils est là, il a poussé la porte il y a cinq minutes. Il entre et ressort de la chambre comme un pendule. Il n'est bien dans aucune pièce. Bien sûr, il a compris très vite que voilà, c'était fini, mais c'est après. Où être ? Fallait-il rester à côté, se recueillir ? Mais le mort n'avait besoin de personne. Être ici ou à côté, ou en bas, au café du coin, c'était pareil. Oui, mais il fallait sûrement *faire* quelque chose.

Après, cette image, partout : le cadavre du *Radeau* au premier plan, celui qui sort du tableau, la tête renversée, décharné, très blanc, et le bras gauche abandonné.

Il se revoit alors, il y a une vingtaine d'années, au Louvre, avec le mort d'aujourd'hui, à se faire expliquer la composition du Delacroix d'à côté, car il fallait en faire l'analyse pour la classe, et tous les deux, en quittant la salle, passant devant *le Radeau*, et l'enfant qui ne voyait pas de "méduse" sur le

tableau questionnant : « Papa, elle est où la Méduse ? »

Mais c'est avant tout lui-même qu'il avait perdu. Faute de ciel désormais, ce ciel changeant qui faisait écran entre la mort et lui, la boussole s'était affolée. Le coup de vieux, le vrai. Le coup du vieux, le sale coup. Il allait falloir s'écoper soi-même.

Un être humain, au moins autant qu'un radeau, ça chavire sec, ça dérive pas mal aussi. Un bon coup de faucheuse, ça vaut bien un naufrage.

Mais puisqu'il faut aimer, c'est sous la fenêtre du père, alors que le corps attend, tout froid, là-haut, que les services funéraires veuillent bien le transporter ailleurs, n'importe où mais ailleurs, que la femme passe. Le fils, accablé, a quitté le troisième étage pour respirer, et s'est affalé à la terrasse d'en bas, implorant l'arrivée du médecin.

Il connaît la passante, et ne réfléchit pas à la situation embarrassante dans laquelle il la met en lui disant, que non, ça ne va pas, parce que là haut, au troisième étage, il y a un cadavre, son cadavre, et qu'il attend qu'on veuille bien l'emporter. Elle ne sait trop s'il faut s'asseoir. Elle hésite. Prendre ainsi la mort des autres en pleine poitrine, et de cet homme-là, connu mais à peine, pas vraiment un ami, une connaissance. Alors, puisant un reste de conscience dans cet état d'ébriété mortuaire qui est le sien depuis quelques heures, il la remercie, et s'excuse que son père soit mort. Elle part.

Il reste là, prostré. Le soleil de cet après-midi du vingt mai l'assomme aussi. Il essaie de reprendre le cours des événements : il a monté les escaliers, tourné la clef, poussé la porte, appelé. Il a regardé furtivement dans le salon, puis dans

la chambre. Il a pris son téléphone. Une heure après il a descendu les escaliers et s'est assis au café. Tout a donc bien eu lieu.

Il a attendu, a levé la tête et a reconnu cette femme comme appartenant au paysage de ses amours lointaines. Elle s'est approchée, douce et très triste, puis a disparu.

Le fils repense à froid et le plus rationnellement possible à ces deux heures-là. Réflexion faite, ce hasard ne peut être que le fruit d'un système préétabli par quelqu'un ou quelque chose.

Pourtant, il ne peut pas ne pas douter que tout cela n'ait pas eu lieu.

Donc le fils est là. Il est dix-huit heures, et le médecin n'arrive pas, parce que « vous savez monsieur, pour les morts, il n'y a plus d'urgence ». Oui bien sûr. Il n'est plus seul, il est entouré de ses proches. Ils boivent et la serveuse qui a compris que le peintre d'en face à qui elle faisait signe de sa fenêtre est là-haut, mais plus pour très longtemps, prend soin de son client.

Et c'est maintenant que c'est vraiment terrible :

« Oui, allo ? Oui, hier, je t'ai appelée hier. Non comme ça, pour savoir comment tu allais. Non, pas depuis samedi dernier. Pourquoi ? Mais ne t'inquiète pas, il va t'appeler, il allait déjà mieux. Il est sans doute sorti tard, il avait un vernissage. Non, pas aujourd'hui, tu sais bien qu'il travaille le mercredi. Je dois te laisser, je suis avec des amis. D'accord, je t'embrasse, au revoir. »

Il raccroche et se met à rire, effaré de ce que la vie, ou plutôt la mort, lui fait faire et dire aujourd'hui. Il rit parce que quand même, cette journée est désopilamment terrifiante, et que depuis quatre heures maintenant, c'est à n'en plus finir

La vieille femme est au jardin. Elle coupe les rosiers. Elle est vraiment toute petite. Elle est dans ses pensées puis lève la tête parce qu'elle entend du bruit, des gens, nombreux, qui poussent le grand portail de fer noir rouillé. Elle reconnaît ses enfants. Le plus âgé d'entre eux s'avance vers elle, pendant qu'elle dit, avec un ton étrange et surpris

« Mais qu'est ce que vous faites-là ? On dirait que vous venez pour un enterrement ! » Puis sa joie première de voir sa descendance apparaître ainsi, se tait.

« Ton second fils est mort, Maman. »

Alors, tout va très vite. On s'avance, on porte le corps chétif de la vieille femme qui pourtant n'a pas perdu connaissance, mais dont les jambes se dérobent vraiment, on a peur, on lui amène de l'eau et enfin on l'assoit dans le grand canapé du salon.

« Ce n'est pas possible. C'est impossible. Mon petit, mon *tout* petit. »

Et cela suffoque et pleure sans pleurer, cela cogne très fort en elle, la mort de l'enfant, à son âge, quelle injustice de voir le cours naturel de la vie s'inverser ainsi, quel coupe gorge que de perdre son premier enfant, à son âge.

Elle n'a toujours pas parlé vraiment, aveuglée par une lumière intérieure, et tous la scrutent maintenant, pour savoir si elle va en mourir à son tour, dans le silence inaccoutumé de ce salon qui bruissait habituellement des réunions de familles. Tous attendent le verdict.

Enfin, elle ouvre ses yeux minuscules et très rouges, semble retrouver un semblant de souffle, porte à ses lèvres le verre d'eau que la belle-fille lui tend depuis quelques minutes, au cas où elle n'y resterait pas. Et puis elle parvient à demander

« Quand ?

- Hier matin. »

Mais cela ne colle pas, cela n'est pas possible parce que hier soir, vers six heures, elle a appelé le fils, et il ne lui a rien dit du tout, donc elle est soulagée. Ce n'est pas possible, elle sourit parce qu'elle sait qu'ils se sont trompés.

Alors elle le leur raconte, et leur dit qu'ils se trompent, parce que le petit fils n'en a pas parlé hier, au téléphone. Sans doute parce qu'il ne pouvait pas le lui dire, alors, de sa table de café mortuaire, que oui allo mamie, c'est moi, oui, non, parce qu'il est mort ce matin, ton fils, comme ça, sur son lit, oui au revoir mamie. Alors il n'a rien dit.

Ensuite, quelques jours plus tard, c'est au cimetière, la longue marche injuste, pénible, sous la chaleur, et, avant, le choix du tombeau, pour elle et lui, et lui tout au fond de la terre, sous elle, avec sa place qui attend.

Dans la grande salle mortuaire, le matin de cette dernière marche, la foule s'est pressée, mais eux sont arrivés très tôt, comme à leur habitude. Ce sont les autres aïeux. Elle très grande, très blonde, avec les yeux très bleus, magnifie ses quatre-vingt trois ans. Elle tient debout, longtemps, digne, en serrant fort le petit fils. Lui, son mari, à côté, toujours.

Ils sont tout à fait présents, très beaux et très dignes, présents depuis toujours, étonnamment, toujours embellis avec l'âge, dépouillés de la surface de l'adulte en pleine force de travail, et polis par les loisirs culturels qui faisaient leur quotidien. Centrés aussi sur l'amour des petits enfants, et sur la générosité, si beaux que le fils se disait que ce serait bien de leur ressembler plus tard, avoir cette même dispendiosité, être comme eux, dans la parole, et se réjouir, toujours, des succès, et accompagner, en les tamisant, les défaites.

Et le plus émouvant peut-être, était ce geste qu'il voyait toujours faire au mari quand ils quittaient les restaurants, ouvrir le manteau de son épouse, et elle de s'y glisser naturellement.

Alors, avant la fermeture du cercueil, elle tient la main du petit fils qui sent ainsi combien il vient de loin dans le temps, qui donne son autre main à son enfant à lui, afin de tenir, bien tressé, le fil des quatre générations qui se tiennent là, devant le père froid et blanc.

## Chapitre II

C'est donc de nouveau cette femme aux grands yeux bleus et ronds, et très lumineux, qu'il voit sublime, vraiment désirable qui revient, quelques mois après. Ensemble, un peu plus proches désormais, ils sont au théâtre. Il pourrait n'y avoir ni acteur ni décor qu'ils se tiendraient là, à côté, dans le noir, s'écoutant ne rien dire. L'instant est si précieux que le fils est bien décidé à ne pas bouger d'un cheveu, à ne rien formuler d'équivoque.

Ni même les jours suivants, quand, tout imprégné d'elle désormais, il s'ingénie à ne rien laisser transparaître de cet amour qui étend les bras, parce que ne pas trop lui parler, c'est d'abord ne pas la perdre, construire un mur de silence et d'absence autour d'eux dans lequel le fantasme pourrait s'allonger, et prendre ses aises.

Paris pourrait être désormais la vie, juste à côté du mur de la mort auquel il s'était cogné, à quelques pâtés de maison, haut perché, dominant la ville, et c'en était presque inhumain qu'on la lui mette dans ses bras d'orphelin cette femme-là car décidément, il ne pourrait jamais être vraiment triste ; même le premier jour, elle était passée comme une allumette dans la

nuit, allumette qu'il avait aimé rallumer dans sa solitude pékinoise en lui envoyant ponctuellement des signaux de fumée. Et là, une fois qu'il a eu bien rampé le nez dans la terre tout ce temps de nuit profonde, elle lui envoie de la vie par giclées.

Alors, il est seul chez lui. Il prend un stylo et écrit quelque chose comme cela sur une feuille :

"Là, tu vois je peux te toucher. Je ferme les yeux, je te touche, je te vois, et je t'entends. Tout est différent. Je ne peux plus parler ou tout va s'écrouler."

Tout se joue maintenant dans des espaces étroits, celui d'une table de restaurant, dans le face à face intimidant de la confrontation, où les yeux, papillons agités, osent et n'osent pas se poser, celui d'une salle de cinéma, dans l'immobilité et la présence immédiate et quasiment exaspérante de l'autre, de son épaule qui appelle. Et lui pourtant, échaudé peut-être, ou incrédule, ou précautionneux, ne touche à rien, ne bouge pas, parce qu'il y a mieux à faire, comme par exemple tenter de palper la tension entre eux, d'évaluer la force physique qui les a poussés à se trouver dans cette salle obscure après une longue journée de travail, cette même force qui le tient à distance exacte d'elle.

Il comprend désormais, que, seul face à la mort, une fois l'écran du père entre le ciel et lui disparu, il ne pouvait se décharger de ses actes sur quiconque, ni aller aux conseils, ni confier ses doutes, comme il l'avait fait auparavant, quand il avait passé les limites, en aimant une femme passionnément qu'il n'avait légalement pas le droit d'aimer, ou durant les vents violents d'une séparation dévastatrice.

Dans ces moments-là, il allait au père comme on va à

l'église, sauf que c'était au café d'en bas. La communion de pensées entre les deux êtres était absolue, le père transmettant laconiquement, par ses assertions à la fois sincères, tendres et mordante, sa vision des choses.

Au réveil, il réalise que son impossibilité à agir de la veille vient justement de l'absence de feu son confident, qui adoubaient par son regard et ses paroles les nouvelles amours, avant. Le fils était aujourd'hui insoutenablement libre, seigneur de lui-même, et surtout extrêmement seul avec ce qui pouvait prendre les moirures d'un bonheur possible.

Mais aussi cela : la tristesse et l'inquiétude que le père avait éprouvé, lors des grandes crises affectives de son enfant dans le passé, supportant mal de le voir sombrer pour une femme.

Sans doute alors ne la touchait-il pas de peur qu'une rebuffade puisse peiner le mort.

Les jours d'après, c'est le grand silence. Tout ce qui ne s'est pas fait, ni dit, dévore son espace intérieur. Il réalise que cela tient tout de même d'une forme de torture d'apparaître et de disparaître ainsi, que c'est au-dessus de ses forces, la disparition.

Mais elle, elle est bien vivante, pas loin même, à portée de main, et cette main, il devra la prendre et ne plus la lâcher la prochaine fois, non pour lui avouer quoique ce soit, mais pour se prouver à lui-même que certains êtres pouvaient n'être plus, et être de nouveau, que la resurrection était possible. Des preuves de vie, voilà ce qui le nourrissait dorénavant, pour repeupler les terres salées en lui.

Alors, ce grand silence-là qu'il tente de briser par des lettres sans réponse, il peut s'y habituer finalement en renonçant à croire que cette femme est vivante, en fantasmant que désormais, les êtres indispensables partent en fumée, soudainement, comme sous l'effet d'un sortilège, et que le cours des choses est devenu celui-là, comme une nouvelle loi de la physique universelle.

Ou bien, inversement, cette femme qui n'existait pas avant, apparue brutalement, cette femme avec une tête de Madone, en était une forme d'incarnation, si bien que son passage éphémère dans le quotidien du fils aurait été une visite d'en haut, une envoyée du père.

Déjà, quelques heures après sa mort, elle était passée, et puis, en plein épuisement du mois d'août, il en avait imploré un signe consolateur. Enfin elle l'avait accompagné physiquement dans les lieux d'amusement de la ville.

Elle s'en était simplement retournée d'où elle venait, d'en haut.

Mais pas du tout, maintenant qu'il tient sa petite tête dans ses larges mains d'homme, et qu'il regarde ce visage de petite fille dont les yeux disent à la fois oui et non, des yeux de petite fille prise la main dans le sac, et qu'il pose ses lèvres sur sa joue comme pour la rassurer, et qu'il la tient fort dans ses bras, comme un père.

Pas du tout, pas venue d'en haut du tout se dit-il, maintenant qu'enfin, il sent et presse sa petite main de laquelle il ne sait vraiment pas quoi faire, et que non plus il ne sait pas quoi dire, parce que c'est à l'intérieur de lui que cela débat corps et âmes, désirant et ne désirant pas ce moment-là, d'autant plus que le baiser, coup de pioche dans une glace à peine friable, n'en a pas été un - plutôt une accolade, presque un adieu.

Alors, dans la nuit noire d'un Paris viscéralement attaché à l'enfance de ces deux êtres-là, ils avancent, comme les deux fantômes du "colloque sentimental", déjà, et si tôt, égarés, sans céder au silence. Ils vont à gauche, puis à droite, et ce n'est pas possible, se dit-il, qu'elle soit descendue ainsi, et se soit incarnée dans cette femme malhabile, et si belle pourtant de cet inconfort psychique qui lui tient lieu de paravent.

Ce n'est qu'une fois assis, et enfin ceints par un mutisme commun, que cela peut avoir lieu. Il prend sa main, abandonnée, comme un chemin. Il parcourt chaque doigt, un à un, très doucement, et sent en lui se dessiner ce labyrinthe-la. Il y pénètre enfin et tout s'apaise en même temps qu'il s'égaré, avec une infinie précaution, dans les méandres de ce paysage digital. C'est exactement cette sensation qu'il a cherchée en vain depuis quelques heures, celle de la parole silencieuse des mains, d'une parole très délicate et infatigable, de celle qui ne s'encombre pas de justifications, qui ne se prend les pieds dans aucun fil, et qui n'a besoin de rien .

Si bien que la loghorée qui a précédé ce moment n'a été qu'un leurre sur ce qui n'avait eu besoin que d'être tu. Mots mensongers, derrière lesquels l'être se débat dans une ultime stratégie de défense et de prévention, au moment où il sent s'écrouler tout en lui, et qu'il est nu, et livré déjà.

Et c'est sans doute parce que le baiser sort de la bouche, comme le verbe, qu'il reste en lui une puissance rhétorique que les mains n'ont pas, sans doute parce que les yeux ne peuvent se taire qu'ils se ferment, afin aussi de ne pas s'abîmer dans le miroir adverse. Alors que les mains, elles, muettes et aveugles pourtant, ne savent mentir. Et là, dans le creux de leurs paumes effleurées, on pouvait entendre éclore

les stigmates d'une certaine vérité, voire même, si tant est qu'on parvienne à faire abstraction du lien physique entre ces mains et le corps dont elles dépendaient, pouvait on en palper les contours naissants.

Voilà pourquoi, au sortir d'une longue nuit de confrontation avec celle qui, définitivement, ne venait pas d'en haut, mais bien d'en face, il n'est resté dans la tête du fils que ce seul moment, démultiplié par la mémoire et probablement expansé par les nuits à venir.

Il pense au besoin d'elle qui n'était pas hier, et qui insiste aujourd'hui. Cette sensation est étrange car, se faisant de plus en plus impérieuse, elle ne répond à rien de concret. On dirait vraiment qu'elle se construit sur du vide, et qu'elle parvient à s'alimenter seule. C'est bien cela qui la rend incompréhensible. Plus la raison lutte, plus le besoin s'impose.

Il n'est pas d'accord pour que le besoin d'elle gagne ainsi en puissance au jour le jour. Il est viscéralement contre ce qu'il ne décide pas lui-même, contre toute forme d'aliénation psychique. Mais la formulation même de ce refus catégorique, le geste d'insoumission qu'il accomplit, dans la pleine possession de ses moyens, l'affaiblit encore davantage. Et cela est hors de question.

Car ce qui le révolte est d'être emporté par ce qui hier n'existait pas, ce qui n'a pas non plus d'autre consistance que celle que le fantasme lui donne.

Il prend cet envahissement progressif du corps et de l'esprit pour un signal de ce qui est vivant en lui, et qui le pousse à désirer un objet qu'il ne connaît qu'à peine, au point de le désirer toujours davantage. Cette libido vivendi lui

assure qu'il n'est pas mort, car le voilà encore capable de se cristalliser sur un objet qu'il construit en pensées, au point de risquer de s'abîmer dans la possession de sa réalité.

Mais malgré ces quelques bribes de réflexion, tout semble se coordonner pour une attaque systématique, et sur tous les fronts, de l'état d'ataraxie qui était le sien avant. Le temps s'étire à n'en plus finir, la conscience ne s'endort plus, tout en lui est dorénavant à l'affût. Il est inquiet.

Alors le voilà parti, pour fuir la vie telle qu'elle apparaît maintenant. Il a envie d'être oublié à son tour, et de pourrir aussi, paisiblement, sous la terre. Et les poings fermés, il se concentre bien fort et s'imagine mort aux côtés du mort, en visualisant très distinctement l'état du père maintenant, pourri et bien décomposé.

Tout est menace désormais, même elle, surtout elle. Alors vraiment, il ne sait plus du tout quoi faire.

Il s'allonge, s'endort, veut demander au père. Mais le père ne vient pas.

Et puis, en pesant le pour et le contre, il réalise que quitte à s'allonger à côté d'un corps, quitte à partager de la chair, autant que ce soit près de son corps à elle, et dans un lit plutôt qu'un tombeau.

Parce que quand même, cette chair-la qui chauffe tout l'espace autour, si variablement plastique selon qu'il enfonce ses doigts, ou ses dents, ici, ou là, cette chair donc, est quand même plus accueillante que celle du père, complètement dispersée maintenant, et très noire sûrement. Alors que la sienne, non, répondant, appelant, vraiment tenue, se tordant, chaude surtout, chaude, composée et faisant bloc .

Les voilà donc tous deux les plus vivants possible, haleine mêlées et haletantes, exerçant sur leurs membres des pressions contraires en un combat à la fois désordonné et très calme, elle la peau meurtrie par sa barbe naissante, et lui étonné toujours de susciter indéniablement du désir , très clairement, alors que non, pas lui, pas maintenant, mais si pourtant, il n'y a aucun doute, parce qu'il se sait précisément en elle, qu'il se voit d'une main plaquer sa tête en arrière, et de l'autre soulever sa

cuisse gauche et la replier sur son épaule, quelle souplesse mon dieu, et avec sa bouche aussi, œuvrer.

Il sent combien tout ceci est différent d'avant, combien le sentiment de prédation a laissé place à celui de la simple sensation de présence, en elle, et du dialogue. Elle pleure, il ne la quitte pas des yeux, et passe la main pendant la nuit sur son ventre chaud et souple, comme il passait sa main sur le crâne froid et dur du mort, unique caresse au père, caresse d'adieu, avant la nuit.

Alors, allongés en miroir, ils mêlent bras et jambes, collent visages et souffles, et s'endorment sans cette fois implorer personne.

## Chapitre III

Et puis petit à petit, cette boue bien grasse du silence, huileuse, commence à s'infiltrer partout en lui. C'est une boue ancienne, celle des déportés forcés de la fermer à coups de crosse, et n'entendant plus que le bruit de leurs pas s'enfoncer et se dépêtrer à chaque pas, celle, terrifiante aussi, imposée par le Kapo faisant soudainement irruption dans le blockhaus, non pas la volonté de se taire, mais l'interdiction formelle de l'ouvrir, pour survivre. Le silence surtout des survivants, la honte de s'en être tirés à bon compte, et le soupçon que pour cela, c'est sûr, ils avaient dû coucher, ou donner l'un des leurs, alors que non pas forcément, et pourtant si. Après donc, d'abord, bouche cousue, grandir enfant, élevé par d'autres parce que les parents ne parleraient plus jamais où ils étaient maintenant, et puis, plus tard, ne jamais rien verbaliser, aucun mot sur aucun sentiment, aucune histoire non plus. Elle, la petite fille, née du silence, était faiseuse de boue désormais. Patiente, passive, et obstinément mutique, tellement mutique que même ses mots semblaient s'évaporer sitôt qu'ils étaient prononcés, n'avaient vraiment aucun poids, ne se voyaient accorder d'aucun crédit. Imperméable aussi au verbe du fils, toujours tendus vers elle, incisif, provocateur, volubile et vivant, déversant son âme à grands flots, et la vie partout désormais. Peine perdue, hélas, car il est plus aisé de faire taire que de faire parler.

La boue progressivement sèche autour de lui meurtrissait ses lèvres dans lesquelles elle creusait des sillons de silence. Bouche pâteuse aussi au bout de quelques mois, et maintenant coupable aussi des fleurs qu'elle accouche, parce que celui qui détient le pouvoir de la parole est dangereux, définitivement envahissant, toujours sollicitant, inconfortable. Bouche close, quand personne ne parle plus, et se recueille devant celui qui s'est tu. Non, décidément, fils de la parole, il regardait avec une vraie défiance les nappes de silence qui l'entouraient, et le figeaient à son tour dans la posture du trepassé.

Si bien qu'assez vite, il a su qu'elle ne venait ni d'en haut, ni d'ici, mais bien d'en bas de tout en bas. De ces femmes-gouffres qui vous aspirent, vous tiennent à la distance exacte du respect, accouche de l'autre, lui fait perdre tout repère, puis le vide et le vide encore de sa substance.

Maintenant, c'est décembre, et maintenant aussi, c'est la femme qui est morte. Vraiment morte, enfin là, c'est moins simple, il n'y a pas le cadavre, pas de porte à ouvrir, ni de lit, pas de peinture non plus.

Le fils attend, la cérémonie qui verra l'hommage rendu au père, au collège où il avait travaillé : une belle toile, verte, qui trônera désormais dans l'entrée, à la place de l'horrible bas relief du un pour cent culturel, déplacé pour l'occasion d'une dizaine de mètres. C'est la neige grasse de fin décembre, et bientôt, dans une heure, la foule, les parents et le bruit et à sa place, une toile, verte et sombre, représentant un corps debout, blanc, et son ombre portée. Le vrai mort, c'est lui l'irréremédiable.

Alors qu'elle, la femme, la passante du printemps, est morte aussi, mais différemment. Vivante, alors, car passant, parlant, désirant et dévorant, le fils, ravie, saisissant avidement ce miroir tendu, et très complaisamment aussi se posant vraiment là, comme rédemptrice. Mais à ce jeu, nourrie, gavée.

Il y a de l'assassinat dans l'air ce soir de dévoilement,

quand elle lui dit que bien sûr, elle ne peut pas finalement être ce qu'elle était, ni le voir lui comme elle le voyait, ni rien qui vaille désormais, parce qu'elle n'avait plus faim.

Bien. La voici morte, ni d'en haut venue, ni de nulle part, ni plus rien qu'une bouffée d'énergie exhalée de l'ultime souffle du père, exhalée ainsi, d'un coup d'un seul, et après surtout le souffle très court, quelque chose qui ne circule plus en lui, comme une grande fatigue interne.

Elle morte donc, et lui, le fils comme exsangue. Enfin pas tout à fait morte, elle quand même quelque part, à cet instant, sous la fenêtre du père d'un autre. Parce que voilà qui s'impose désormais, cette évidence qui saute aux yeux, retrospectivement, que cette passante du 20 mai, interpellée par le fils pour lui désigner la fenêtre où durcissait encore le cadavre, oui, cette passante-là, c'était la mort qui venait prendre son dû, ou plutôt non, repartant une fois le travail bien fait, et qui passait là, devant le fils, sonné à sa table du café d'en bas, pour lui signifier que oui, bien sûr, elle savait tout cela, et qu'elle reviendrait, avec ses grands yeux bleus, quand la faim la tourmenterait de nouveau, et que s'il ne prenait pas garde, ce serait son tour à lui, au fils.

Voilà ce qu'elle prépare quand elle rode ici, pour prendre son dû, la tentatrice. Mais c'était cela aussi la peinture du père.

Les corps, ou leurs fragments, ni plus vraiment attirés par la pesanteur, ni non plus dégagés d'elle, ni lourds ni légers, ni tout à fait vivants, ni tout à fait morts. C'est cela aussi, ce jour-là, non pas la mort en haut et la vie en bas, mais la mort partout, très forte, diffuse, et surtout rodeuse, implacablement tentante, avec ses bras tendus et ses jambes longues.

Femme appelée la veille par le peintre lui-même quand, montrant au fils l'ultime toile qu'il avait littéralement planquée derrière d'autres moins récentes, disant tu vois, regarde ici, l'homme en bas, allongé, la main sur le poumon. C'est trop, stop. Alors le fils, comment ça, mais c'est nouveau, tu te désignes dans les toiles maintenant, qu'est ce que tu veux dire par là, stop quoi, s'arrêter, de quoi, de peindre, qu'est ce qui "suffit" ?

Et en regardant ce corps horizontal, la tête renversée, et oui, la main bien posée, mais pas sur le poumon, plutôt sur le coeur, ce corps qui, là, pour le coup, occupait bien le sol de la toile, en regardant ce corps, le fils ne voit rien, en tous cas pas que la mort prenait possession de la main du peintre qui lui avait donné un visage, mais aussi maintenant de la voix, celle du père faisant ses adieux, la veille, au fils aveugle et sourd. Et pourtant, la forme du milieu, plus légère, déjà désincarnée par

une pâte moins présente, ne peut représenter que l'ascension de ce corps inférieur. Quant à la partie supérieure de la toile, elle était occupée par une forme si légère qu'elle semblait vouloir quitter la toile vers le haut.

Alors, la femme, la mort, un peu gourmande peut-être, assez rigoureuse aussi, déjà passée la veille prévenir de son imminente venue, pour reconnaître les lieux aussi, et comme le fils ne l'avait pas bien reconnue, et que surtout au matin, il avait planté tout le monde au rendez vous, laissant le peintre, le père, expirer seul, au matin de son dernier dimanche, seul en slip sous une sorte de chemisette chinoise, elle était passée, voir si tout avait bien suivi son cours, se faire confirmer par le fils que oui, le père était la haut tout froid, et qu'elle pouvait rentrer chez elle, et que non, il préférerait qu'il ne s'assoit pas, qu'elle pouvait partir maintenant, et de preference ne plus revenir.

De preference. Mais après, c'est la grande confusion, et les miroirs de redemption qu'on tend aux mélancoliques en ouvrant bien grands le bleu des yeux, et les marches descendues unes à unes.

Alors, voici comment il s'y prend pour sauver sa peau. C'est un soir, un vendredi soir. Il se tient là, très apprivoisé, sur son canapé. Il la prend dans ses bras, avale ses doutes à elle, les caresse, les embaume aussi, les endort enfin. Elle dit qu'ici, sur ce canapé, que ce soit lui ou un autre, c'est exactement pareil. Elle dit qu'elle chute et qu'elle pleure, qu'elle ne veut pas l'entraîner. Mais lui, tout à fait aspiré par sa propre énergie qu'il déploie solitaire, tente quand même de savoir ce que la mort a à donner, si elle est pleine ou vide, cette femme assise.

Alors, il la couche sur son lit, sent son désir à elle, quelque chose de très maléfique, d'assez intense et de très peu généreux. Il la possède violemment, mais en retenue, lui appuyant au creux du cou et la forçant aussi à réagir, à rendre coup pour coup, sauf que ses râles de plaisir sont sourds et contenus, et qu'il a beau lui enjoindre de le dévorer vraiment, elle ne rend rien. C'est à cette forme, avide, et seule, repue, détendue dit-elle, mais rien n'est vraiment clair, qu'il parvient à demander : "qu'as-tu à donner ?". Elle lui répond, mais c'est

le silence qui precede qu'il faut aussi entendre, "ça". Du vide donc, un corps inerte, aspirant, de la chair blanche et accidentée.

Et le matin, elle, sentant sa proie s'échapper. Et lui, s'échappant.

## Seconde Partie

C'est à Amsterdam maintenant. Le peintre expose avec une amie. Un grand format de cinq mètres sur trois. 1994. L'atelier, situé dans un hôpital réhabilité, est immense. Il en profite. Il profite aussi du Rijkmuseum, et des Vermeer et des Rembrandt, parce que chaque année, c'est le pèlerinage, et puis passer aussi au quartier rouge quand même, juste pour voir aussi, mais sans entrer. Refaire le tour comme il faisait avec les putains de Pékin.

Amsterdam, c'est aujourd'hui l'escale du fils. Pékin via Amsterdam. Il aurait pu passer par ailleurs, mais non, il avait préféré s'enfoncer dans la boue brassée par les pas du père.

De toute façon, cette escale-là, c'était le hasard qui l'avait voulue, pas lui. Mais le reste, oui, ça c'était violemment lui, de cet instinct de vie qui vous tient les narines juste au-dessus de la surface de l'eau. Avec de grands coups de brasse, pour rien aussi, parce que de toutes façons, ça va mourir pareil, dans pas longtemps, et lui, et tous ceux qu'il a aimés et pour qui il a chialé, tout ça, ça va mourir demain et pourrir dans la terre et faire pleurer les autres qui mourront à leur tour.

Les blondes de l'aéroport tournent autour de lui sans le

voir. Il lève la tête parce que quand même, il ne va pas se laisser crever comme ça.

Elles sont drôles dans la carlingue. On dirait des girafes. Elles ont du mal à passer leur tête. Les brunes, elles, les chinoises, se faufilent partout et ne se cognent à rien.

De l'avion, il reconnaît des paysages que le mort lui avait décrits, les polders et les plages de la côte sur lesquelles le fils était allé batifoler quinze ans plus tôt, avec un autre amour, du temps où il croyait fermement à l'immortalité des siens.

Le chinois ivre est pierre percussionniste. En tous cas celui qui se trouve à côté du fils maintenant, dans un restaurant près de la station Zhangzizhonglu. Le vendredi soir, c'est festin. Les tables sont pleines, et l'ébriété atteint un pic vers 22 heures. Les femmes parlent fort, hurlent parfois en cœur dans des stridences insupportables, et supportent mal l'alcool. Cela sent la fin de semaine, et si par malheur traîne un bongo de fortune, il est maltraité tour à tour par chacun des convives, et celui qui s'adonne à la phrase rythmique la plus longue, quelle que soit la cohérence de sa structure, se voit récompenser d'un hurra collectif, et d'applaudissements nourris.

Pour les hommes, les jeans sont de rigueur, marque la plus moderne de l'occidentalisation, au dessus duquel se porte un polo rayé, ou une chemisette. Les femmes se sont faufilées dans des robes étroites, mettant en valeur leurs ossatures saillantes. Elles s'abandonnent en riant sur les épaules des mâles ventrus et hirsutes. Elles sortent régulièrement, dans une démarche biaisée par l'alcool, avec leurs téléphones, ou aux toilettes, ne sachant parfois même plus s'il faut uriner ou répondre.

Et puis soudain, c'est un grand silence, inexplicable. Une

reponse demeurée en suspens, une histoire dont chacun attend  
febrilement la conclusion, silence brisé brutalement par une  
poussée sonore immense et hystérique.

C'est son premier soir.

Il veut d'abord se rendre à Yonghegong, le temple du Lama.

Il a devant lui ce bouddha riant, ou souriant, version hilare du morbide Ecclesiaste. Il entre dans le temple et observe les prières, agitées et ferventes, renouvelées, ceremoniales parfois. Il est en retrait parce qu'il n'a pas de religion. C'est pour cela qu'il ne comprend rien. Devant un Christ en croix, sanglant et pathétique, ou devant un Bouddha ventru, il ne sait pas quoi faire. Le premier ne parviendra pas à faire de lui un coupable. Le second ne fait que l'intriguer.

Les prières des moines commencent en musique. C'est une litanie monotone et psalmodique. Certains discutent en attendant de souffler dans leurs grandes cornes en ivoire. Il se tient derriere, sceptique. Alors, il demande à son ami Pingjun pourquoi Bouddha rit et lui dit qu'il a acheté des encens. Son ami lui repond que Bouddha ne rit pas, mais qu'il sourit, et que chacun peut devenir Bouddha.

Il tourne la tête vers la femme de son ami. Elle a le même âge que le fils. Elle est boeuf dans l'horoscope chinois. Très attentionnée, elle lui donne des médicaments à chaque fois qu'elle le voit tousser. Il est touché par la douceur de son

visage et de son regard. Il aimerait être dans les bras de cette femme parce qu'il sait que la douceur, l'abandon et la maternité s'y trouvent. Ces deux êtres sont assortis alors il essaie de ne pas parler trop longtemps à la femme. Il prend des airs sérieux et préoccupés.

Il lui explique maintenant, debout, dans le bus bondé qui les mène aux galeries du 798, qu'il fait tout mécaniquement désormais, qu'il s'est vidé petit à petit de ce que les chinois appellent le “qi”, comme une plaie ouverte, mais que pourtant, il continue d'agir. Elle lui répond qu'elle aussi a perdu son père, récemment, et au même âge, qu'elle est revenue des Etats Unis en catastrophe et que, dans la superstition chinoise, l'année de naissance annonçait à la fois le pire et le meilleur.

La galerie Mano est assez petite, une quarantaine de metres carrés au plus. L'interlocuteur est une fille d'à peine vingt-cinq ans, assez bête visiblement, et le propriétaire, absent, est aussi peintre. De grands chevaux bleus et verts évoluent dans des volutes seventies. C'est d'une grande laideur, mais M. Huang, aux dires de sa petite secrétaire, est un "professionnel". C'est peu dire quand on voit les chefs d'oeuvre qui trônent au dessus de son bureau.

La petite soeur baragouine un français grammaticalement correct mais prononcé avec peine. Tout se tend assez vite. Le dossier papier intéresse à peine. Il faut "faire vite", et envoyer les "meilleures" peintures par mail, ce soir. La plus connue "est-elle vendé ?". Bien sûr, trop tard, charmante inculte.

Le fils jette un dernier coup d'oeil sur des écorchés en plastique de mouton et de chien debout sur leurs pattes arrière, et sort en souriant.

Le lendemain, il doit se rendre au Musée National des Arts.

La femme avec les petites oreilles décollées, très élégante, est chargée des affaires internationales, et a reçu pour ordre de dérouler le tapis rouge à l'enfant. Elle s'exprime dans un anglais parfait et lui explique qu'il a à disposition quatre salles pour organiser une retrospective des oeuvres du père. Elle lui parle avec des yeux enchantés mais lui l'écoute peu, il la regarde plutôt et la trouve vite très belle.

Voilà le vrai travail de la mort maintenant : être ici, à Pékin, accueilli à bras ouverts dans l'un des plus grands musées du monde, à coeur souriant, ou au fond de quelque trou ... A peine désormais pouvoir se rejouir d'une victoire par la mort même apportée, car serait-il accueilli ainsi le peintre s'il était là ? De quelle dette les vivants se sentent-ils redevables en ouvrant ainsi des portes qu'ils tenaient autrefois obstinément closes ?

A Tianjin, le fils est accueilli comme un roi.

Il n'a rien à chercher du regard. Il ne se déplace pas, on le déplace. On ne peut le voir de l'extérieur, mais tout indique que dans cette voiture, là, il y a quelqu'un qu'il faut voir.

A table, il est placé en premier, en face du roi de la puissance invitante. Tant qu'il n'est pas assis, les autres restent debout. A sa droite, le traducteur, à sa gauche la fille de l'autre roi, et en face, un peu à droite, le meilleur ami. On est douze à table, mais seuls quatre sont placés.

Les mets qu'on lui apporte sont les plus fins, et les plus rares. Après le troisième plat, on lui présente des bijoux et des statuettes.

Très vite, il est adoubé comme le petit frère de son hôte, le "gi gi". Alors, très vite aussi, et très souvent, il est invité à trinquer à la mémoire de celui dont il occupe la place aujourd'hui.

Il remarque les petites servantes qui se tiennent coi, et debout, et bien raides et bien polies, et surtout une, dont les yeux brillent parce que c'est la première fois qu'elle voit un roi étranger. Elle s'imagine en princesse aux pieds nus, pense qu'il va l'emmener peut-être, ou que si elle n'était pas si

pauvre, et si servile de statut, elle pourrait attrapper son coeur. Alors vraiment, elle le regarde, et l'illumine. Tout en riant avec son égal, il attrappe ce qu'il peut de ce que la servante lui lance, mais il se doit d'être digne et discret, alors il se concentre et tend son verre à son tour.

On a peur pour le nouveau roi, on le protège, on allume son cigare, on découpe sa viande, on l'accompagne où, normalement, il va seul, on attend qu'il ait fini, on le rassoit. On trinque encore, un peu plus fort, et ainsi toutes les dix minutes. On se lève, parfois solennellement, on vide la moitié de son verre dans le verre de celui que l'on veut adouber à son tour.

Maintenant, on le fait chanter. Il chante très faux mais on applaudit, très fort, et on le félicite.

Il entend alors qu'il est bien le fils, le vrai.

Il veut rentrer dormir un peu. On l'accompagne dans sa demeure, et on attend qu'il ait fini sa sieste.

Ensuite, tout recommence, jusqu'à ce que soudain, le roi invitant déclare que tout est fini, et qu'il est temps pour chacun de regagner ses patries respectives.

Mais quand le roi est seul, voici ses conseillers qui s'avancent, la mine grave, le front baissé, pour lui annoncer que les ennemis approchent. On lui construit des dangers plus ou moins, réels, plus ou moins immédiats, et il s'inquiète.

Oui, le fils sent les rats roder autour des toiles. De l'avocat d'affaire pressé qui flaire l'art contemporain et sait, l'oeil aguerrri, à sa manière, évaluer son équivalent sonnante et trébuchant, à l'ami qui le prévient des jalousies passées des uns, mauvais peintres ou génies méconnus eux aussi voulant échapper à cette renommée post mortem qui s'offre à leurs yeux, rien ni personne ne demeurent à la place qu'il occupait avant.

Cela tourne incessamment autour de la peinture, les discours comme les gens, si bien qu'elle semble par cet effet même qu'elle produit dans les changements de comportement de chacun, être vivante.

Alors la grande tristesse envahit le fils, délesté de son ascendant, mais tellement lesté par le désir des autres, envahisseurs péremptaires et violents, autodécrits conseillers intimes et gardiens d'une partie du temple.

Pauvre fils, fatigué, alourdi, assomé presque, ivre enfin du

vin épais et précieux de la vie d'un autre. Pauvre fils, seul, se mesurant parfois par désœuvrement à côté d'un panneau de diptique et se disant, en observant les quinze centimètres qu'il rend à la toile, qu'il était issu d'une famille de petits, et qu'il sous estimait toujours le format d'une peinture, quand il devait se la représenter de loin.

Le désir anthropophage des autres aussi, il le sous-estimait.



C'est ailleurs maintenant, en Afrique du nord. Un immense temps de pause avec la mère et l'enfant. Midoun, et les larmes de celle qui a passé son enfance ici, ou à peu près, aux premiers pas de la terre foulée, d'abord surprise par la cruauté de la lumière d'octobre, et redécouvrant les couleurs de la steppe dunaire, ôcre, indigo et verts, tous les verts. Lui, le fils, entre ces deux femmes-là, la petite très blonde, et la grande très heureuse, est en retrait, car il oeuvre d'abord pour elles, très fragiles encore, mais pour des raisons différentes.

Il a dû recomposé un paysage, se retrouver homme engendré et engendrant, et pourtant décidant maintenant pour toutes les deux, surveillant très libéralement la dispendiosité naturelle de l'une, et l'éveil au monde de l'autre, femmes très semblables en vérité, de cette énergie verbale et physique qui ne les laissent que trop peu en repos, et qui a coûté à la mère jusqu'à l'enfermement, quand plus rien n'avait été sous contrôle.

Alors, la veille de l'hiver, il choisit d'offrir le repos, pour qu'une fois enfin la vie puisse se dérouler sans à coups, et que tout ne craque pas, avec la nuit et le froid. C'est donc ici, à Midoun, que l'on peut voir ces trois fruits d'un même arbre, bien tenus ensemble, allant dans les rues achalandés, et la

mère qui n'a jamais su dire non, disparaître dans les échoppes des marchands de souvenirs, toutes les mêmes, toujours les mêmes, tenant la main de l'enfant émerveillée par les robes chatoyantes, et les tissus, et le fils, tournant la tête, mais plus personne ne le suit, et revenant sur ses pas, cherchant à l'intérieur des boutiques et répétant presque mécaniquement que merci mon ami, mais non, je ne veux rien acheter, je cherche quelqu'un, mais oui, elles sont là, dans la boutique d'en face, viens entre, je vais te faire un bon prix.

Et elles sont bien là, habillées de pied en cape de longues robes de mariage, entourées de quatre hommes affairés à les flatter et à les faire rire, et le plus habile d'entre eux n'a pas les mains dans ses poches, et glisse des baisers furtifs à sa miss France, ce qui n'aurait dérangé personne s'il n'avait pas senti le mauvais vin. Et l'enfant aussi, en danseuse orientale, lève la tête vers le fils qui ne sait trop s'il doit s'agacer ou s'amuser de ses femmes encerclées et envoûtées par le vendeur local, pour implorer la bénédiction du père, ignorant que tout lui était presque égal, désormais, du moment qu'il pouvait glaner ça et là, et semer aussi, un peu de vie quelque part, et d'abord dans les yeux des siens.

A vrai dire, il en est davantage d'une forme de sacrifice de

se tenir coincé là, entre deux générations, à ce moment même où le père n'est plus, car désormais, il est le seul père, et même aussi, le seul fils, ou plutôt le fils d'un seul des deux parents, le fils du survivant. C'est bien sur ce radeau qu'il se trouve, et sur lequel il a décidé d'embarquer les proches de sang, et capitaine d'une embarcation sans gouvernail, a voulu de partir ainsi, pour une promenade en mère. Mais très vite, les vents s'avèrent assez contraires, car les désirs, et les histoires surgissent de la confrontation des adultes; l'enfant, qui prend sur lui pour n'importuner personne, baille à table puis s'assoupit, pendant que l'autre femme remue ses racines à elle, bien lointaine, au fils interloqué et silencieux, qui passe alors la main dans les cheveux de l'enfant ^pour la ramener doucement à sa chambre.

Et tous trois, traversant courbé la route balayée par un vent insulaire et nocturne, forme indissociable dans la nuit, parviennent à se séparer, très lentement.

Si bien que décider ainsi, sur un coup de tête, de s'enfoncer plus avant dans les dunes dans le désert, non pas se contenter de frôler la porte de Douz, mais vraiment de partir quelques jours, loin du bruit surtout, avait tenu d'une forme de caprice vital, et qui ne correspondait à aucun désir préalable,

non simplement une porte poussée et qui donne envie de se perdre. Mais évidemment c'était impossible, parce que personne n'était là pour ça, ni pour s'aimer d'ailleurs, enfin le parent et l'enfant, oui, mais pas le fils pour la mère, la soigner plutôt, l'accompagner, refaire un peu de vie autour d'elle, pour panser celle du père parti, soigner la mère qui raconte et raconte encore mais ne demande jamais si ça va, comment c'était de le trouver là allongé, l'homme qu'elle avait aimé, et compris, et accompagné même après la séparation.

Non, mais c'est bien ainsi, être là, assis sous une tente, près d'une vieille berbère, à Matmata, et l'aider à tourner la meule en pierre, ou calés bien au fond du 4X4, les pieds sur le rebord de la fenêtre, à l'observer elle, et l'avoir amenée là. Bien aussi de s'endormir dans ce grand lit d'hôtel, à côté de l'enfant chaud, et de le regarder dans son sommeil, probablement l'image la plus reposante qui soit donnée de voir à un père, les yeux clos de l'enfant, le bras gauche en arrière, et le droit sur le ventre, loin partie, et présente.

Les avoir là, non pas les paroles mais les gestes et la présence, tous trois ailleurs, parce que quand même, il avait fallu l'enterrer et l'oublier cette minute terrible de l'annonce, formulée d'un vocabulaire si enfantin, comme les premiers

mots prononcés par l'enfant, à peine ordonnés "maman, il est mort papa", qu'elle avait accueillis comme elle avait pu, et à l'enfant aussi, "tu sais, papi chapeau, il est mort."

Et c'est pour cela que la mère ne demande pas, protège à peine ses enfants du deuil, car il avait été l'amour même, la choisissant elle pour modèle, entre deux pavés balancés sur les CRS, et la vie à la cloche de bois, à refaire le monde dans ce petit appartement de la rue d'Aligre. Alors chacun son deuil semble dire le silence qui tombe parfois comme la nuit dans les conversations, et tu n'as qu'a vouloir savoir, toi aussi, ce que ton père et moi avons vécu ensemble avant ta naissance, mais quand je raconte, tu regardes ailleurs, tu es gêné.

Le fils sait tout cela, et il se tait, n'a pas demandé à savoir, a juste voulu qu'ils soient là ensemble, au soleil, à voir les dunes de sable, et tout autour le ciel, partout, et après, revenir à Paris, dans la nuit précoce de novembre, et la pluie grasse, revenir moins usés, avec une image d'elles, accroupies sur le sable blanc, leurs visages barrés d'un foulard rouge, leurs ombres portées vers la gauche.